

deviendrait trop palpable, toute incertitude s'éclaircirait, la contre-épreuve de nos appréciations serait faite et pourrait convaincre aisément les têtes les plus cauteleuses. Curieux d'observation, notre curiosité se double ici du désir de la justice; voyons ce que nous apprendront les faits.

Dès que l'on jette un coup d'œil sur les États-Unis et sur le Canada, une considération générale paraît dominer l'ensemble de la situation religieuse : aux États-Unis, si le développement du catholicisme est vigoureux et rapide, il s'opère, néanmoins, dans des conditions laborieuses; c'est en quelque façon une existence qui grandit malgré la défaveur des hommes et des faits. Dans le Canada, au contraire, la croissance du protestantisme, ou même le simple fait de son installation, se manifeste partout avec une facilité d'allures, une aisance de voies et de moyens par où l'on voit assez quo son établissement rencontre partout des circonstances élémentes et favorables. Le premier est un peu l'enfant de la misère qui se fortifie à l'air libre et au soleil en dédit des souffrances; le second né, du sein de la victoire, a dû beaucoup plus à la richesse et à la bonne fortune, qui l'ont toujours entouré dès son berceau.

Je ne puis oublier ce contraste de mes impressions premières; peu après mon arrivée aux États-Unis, me trouvant un dimanche à Boston, je fus obligé, pour entendre la messe, de demeurer en plein air avec la moitié de l'assistance; l'église grandissait moins vite que le nombre des fidèles! Nous étions là plus d'un mille dispersés sur la voie publique devant la porte du sanctuaire qu'on avait laissé grande ouverte; le mois d'août distribuait libéralement les ardeurs de son soleil, et ceux qui connaissent les étés du Nord savent que, dans leur courte durée, ils le cèdent fort peu à ceux des tropiques. Les marches de l'église, ainsi que le trottoir contigu, étaient littéralement couverts d'hommes et de femmes, l'autre bord de la rue présentait la même affluence; au milieu, la circulation restait libre, la vie commune de la cité passait et repassait de la sorte à travers un recueillement où elle était étrangère, ajoutant un nouveau cachet d'originalité à ce spectacle si singulier pour moi. Les braves gens qui m'entouraient inclinés en prière songeaient à peine à s'abriter du soleil, beaucoup demeuraient tête nue comme s'ils eussent été dans l'église même, et à l'élévation tout le monde se découvrit, s'agenouillant dans la poussière. Cette scène était si grande dans sa simplicité, que sans ressentir en rien mon propre malaise, je suivis la messe avec autant de ferveur que je n'en éprouvai de ma vie. Depuis lors, j'ai vu plusieurs fois cet incident se renouveler aux États-Unis, mais je ne perdrai jamais le souvenir profond que cette première émotion a laissé dans mon âme.

Combien est différente la situation des protestants! Ils ne sont point exposés à de telles surprises au Canada. Les sociétés publiques sont bien autrement riches que notre Société de la Propagation de la foi! L'Angleterre seule met chaque année à leur disposition de 20 à 25 millions de francs. Quelque soit donc le petit nombre des protestants, on voit s'élever de toutes parts de beaux et vastes temples, souvent même leur construction devance l'apparition des prosélytes, et le nombre des prédicants, avec ou sans ouailles, est presque partout fort disproportionné avec le chiffre de leurs paroissiens.

C'était en effet une entreprise séduisante et d'apparence facile, que d'attaquer et de ruiner le catholicisme

en Canada: toutes les classes supérieures, sauf le clergé, avaient déserté en masse après la conquête; les fonctions libérales, le commerce tout entier, tombèrent aussitôt entre les mains de l'immigration anglaise; la propagande protestante si riche, si puissante, se trouva en face de quelques prêtres et d'une population rurale, pauvre, dispersée, mal préparée aux luttes intellectuelles; cette propagande avait, au contraire, pour elle le prestige de la victoire, l'influence du pouvoir et de la fortune. Tout semblait donc favoriser l'action des missionnaires qui entreprendraient de tourner cette petite troupe de paysans vaineux. Cependant, qu'est-il arrivé? C'est ce que nous allons étudier.

I

Il est certain que, durant les premières années de cet envahissement, il se précipita sur le pays un flot d'immigration anglaise et protestante, laquelle agissant sur un point de départ très réduit, figure de suite une progression énorme au regard de la population catholique. En 1780, cet accroissement se trouva singulièrement renforcé par les loyalistes américains, qui se réfugièrent au Canada après la révolution des États-Unis. Le gouvernement anglais lui-même prit à cœur ce mouvement d'expansion et fit des efforts souvent considérables pour le favoriser: il fonda et dota des universités, des collèges et des évêchés anglicans; les sociétés bibliques, d'autre part, se donnèrent rendez-vous sur ce terrain, elles envoyèrent des missionnaires, elles bâtirent des églises et ouvrirent des écoles; on ne saurait compter toute la finance qui fut jetée au Canada, pour la confortable installation des agents de propagande, pour surexciter leur ardeur et accroître leurs moyens d'action. Le zèle national secondait dans cette émulation la ferveur religieuse, on y apporta non pas seulement du luxe, mais de la prodigalité.

Combien d'églises sans fidèles, de ministres sans paroissiens, et de collèges qui ne virent jamais de classe! Par un revirement bizarre de la fortune, plus d'un couvent catholique se trouve établi aujourd'hui dans quelques-unes de ces fondations protestantes vendues à l'ancien pour cause d'inhabitation prolongée. J'ai eu moi-même occasion de visiter, à Québec, un de ces temples vides, monument de superbe apparence bâti rue du Palais, presque vis-à-vis l'hôtel Russell; c'était un dimanche, mais en dépit du jour et de l'heure, heure de l'office, j'eus lieu d'être un peu embarrassé de ma curiosité; je me trouvai seul dans l'église, vis-à-vis du ministre qui, debout dans sa chaire, prêchait devant les bancs et les pupitres; à la vue d'un auditeur plus attendu peut-être qu'espéré, le zèle du prédicateur se réchauffa, il parlait avec véhémence et ne me quittait plus des yeux; cette grande attention concentrée sur moi me troublait singulièrement, j'avais entrepris de parcourir les principales églises de la ville, et pour profiter du laps de temps où les temples sont ouverts, je ne pouvais disposer que de peu d'instants à chaque station; cependant, comment exécuter ma retraite? je ne voulais point humilier mon prédicateur en me montrant trop tôt satisfait de son sermon, encore moins le froisser en paraissant venir pour me moquer de son isolement. J'étais dans cette perplexité lorsque ses yeux m'abandonnèrent un moment pour se fixer sur les galeries latérales qui occupent le premier étage des églises américaines: mon regard suivit le sien et j'aperçus alors, dans ce poste élevé, trois ou quatre vieilles ladies presque aussi occupées que lui